

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 1 NOVEMBRE 1884.

No. 45

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT: Un an, \$2; 6 mois, \$1; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU: 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEKEAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

MA FENÊTRE.

Ah! j'y viens bien souvent à ma chère fenêtre,
Avec tous mes pensers, ma joie ou ma douleur;
C'est là que tour à tour je les vois apparaître
Et dans de grands combats se disputer mon cœur!

Bien souvent j'y venais quand la belle nature
Sur tous les alentours jetait son vert manteau;
Quand au fond du parterre, avec un doux murmure
Coulait joyeusement mon limpide ruisseau.

Dans le bosquet voisin, sous un épais feuillage
Bien des petits oiseaux se chantaient leurs amours;
De ma fenêtre encor, j'écoutais leur ramage,
Ils chantaient le Seigneur—et j'écoutais toujours!

A cette heure où Phébus, sur un autre hémisphère
Commence à déverser ses flots de pourpre et d'or,
En nous laissant enfin un repos salutaire,
J'étais à ma fenêtre et méditais encor!

Mon pauvre cœur priait, mon âme avait des ailes!...
Les globes rayonnants fuyaient derrière moi!...
Je contemplais alors les routes éternelles!...
Je regardais ton œuvre et ne voyais que toi?...

Sur les champs dénudés l'Aiglon se promène,
Tout tombe et se flétrit sous ses coups destructeurs;
Le ruisseau desséché ne court plus dans la plaine,
Et les bois ont perdu leurs charmes enchanteurs!

Le merle s'est enfui vers de lointains parages—
Je me rappelle encor son dernier chant d'amour;
Alors de l'horizon montaient de gros nuages;
Des jours ensoleillés, ce fut le dernier jour!

Je l'aime mon tilleul; eh bien, de ma fenêtre,
Je l'ai vu dépouiller de son dernier rameau;
Le suivant du regard je le vis disparaître—
Car je suis feuille, aussi feuille pour un tombeau!...

Ainsi passent toujours les rêves de cette vie!
Au matin l'on s'enivre du doux parfum des fleurs;
L'on veut croire au bonheur de notre âme ravie...
Au midi, l'on n'a plus qu'à répandre des pleurs!

Ah! j'y viens bien souvent à ma chère fenêtre,
Avec tous mes pensers, ma joie ou ma douleur;
C'est là que tour à tour je les vois apparaître
Et dans de grands combats se disputer mon cœur!

MAXIMILIEN COUPAL.

Saint-Michel de Napierville, 24 octobre 1884.

NOTRE JOURNAL.

Nous remettons aujourd'hui notre journal à 5 cents le numéro. Lorsque nous avons fait la réduction à 3 cents, nous annoncions que ce n'était que pour la durée du feuilleton qui est déjà terminé depuis plusieurs semaines.

Notre journal est trop dispendieux pour que nous puissions le vendre 3 cents, ce qui paierait à peine le papier.

Le succès toujours croissant du *Journal du Dimanche* nous prouve que le public sait apprécier les efforts que nous faisons pour le rendre intéressant. A la fin de l'année nos abonnés se trouveront avec un magnifique volume qui sera toujours précieux dans la famille.

CHRONIQUE.

Le 17^e siècle a été le siècle des précieuses, le 18^e des femmes philosophes, le 19^e des politiciennes. Le 20^e siècle sera celui des femmes savantes.

Les pédantes sont en train de prendre leur revanche de la comédie de Molière. Ce qui, sous Louis XIV, faisait rire les *honnêtes gens* et corrigeait les honnêtes femmes est pris au sérieux par notre sottise et remplit les filles d'une émulation déplacée. Bientôt la femme médecin, la femme chirurgien, la femme astronome courra les rues, comme nous voyons déjà la femme institutrice courir le cachet. Que parlait-on de supprimer la robe au Palais! Mais la robe triomphe partout, non plus au figuré seulement, mais au propre.

Nous le voyons bien par ce qui vient de se passer dans le conseil de surveillance de l'Assistance publique, à Paris, où l'on vient d'émettre le vœu que les femmes fussent admises à l'internat dans les hôpitaux. Jusqu'ici elles étaient admises seulement qu'à l'externat, et il semble que c'était suffisant pour former des doctresses en médecine et en chirurgie. Ces messieurs de l'Assistance ne l'ont pas pensé et ont voulu que tout fut égal entre les deux sexes. Plus de différence!... ou si peu, que ce ne sera plus la peine d'en parler.

Est-ce que devant la science ces mesquines et injustes différences de sexe peuvent exister? C'est le cas de dire comme cet Auvergnat: Ni hommes, ni femmes, tous médecins, tous adeptes dans le grand art de *saignandi, purgandi, et resegnandi et repurgandi*.

Il est un point cependant qui ne laisse pas d'être inquiétant. Tout est compensation dans la nature et dans la destinée humaine, comme l'affirmait un illustre docteur. Or, si cela est vrai, il faut s'attendre à ce que prochainement les hommes pren-

nent les fonctions des femmes, puisque les femmes envahissent celles des hommes.

Le vingtième siècle, qui aura l'indicible bonheur de voir des femmes exercer la médecine et la chirurgie, et peut-être enseigner l'art de la guerre et même la faire elles-mêmes, absolument comme les antiques amazones,—verra aussi, par une naturelle réciprocité, des hommes prendre soin du ménage, élever les enfants, tailler les habits et les robes, coudre et broder. Le tailleur pour femmes ne sera plus une exception: il aura nombre d'émules, d'imitateurs. Il y aura le modiste et le corsetier, etc., etc. Ne sera-ce pas charmant, et ce siècle-là ne pourra-t-il pas se vanter d'être vraiment le siècle du progrès, du progrès réalisé?

Certains penseurs se félicitent de voir ainsi les médecins de nos hôpitaux suivis dans leurs visites par des apprenties doctresses. Cela leur paraît en quelque sorte relever la science. Ne nous hâtons pas de rien préjuger.

Peut-être, en définitive, la science, la véritable science, n'aura-t-elle pas plus à se louer de ces demoiselles qui escortent les docteurs dans les hôpitaux, ou qui vont boire les paroles des professeurs à la Sorbonne et au Collège de France. La science n'y gagnera peut-être rien, et certainement la famille y perdra beaucoup.

* * *

Ah! ah!... Un thème à variations brillantes. Mille grâces, excentrique Anglaise, qui me fournit ce sujet fécond en commentaires humoristiques!

Elle s'appelle mistress King, l'Anglaise à laquelle je dédie ces remerciements. Elle porte, en outre, ce titre solennel: "Secrétaire de l'Association rationnelle pour la réforme du costume." Un peu long, mais imposant.

L'avez-vous remarqué? Toutes les fois que notre pauvre espèce imagine, au masculin ou au féminin, quelque innovation extravagante, on peut être sûr que le mot "rationnel" figurera sur l'affiche.

L'association pour la réforme rationnelle du costume est dans les conditions voulues. Très ardemment, par l'organe de mistress King et de son secrétaire, elle proclame la nécessité d'abolir les robes et de supprimer les jupes. Mistress King est une émancipatrice comme Mlle Hubertine Auelert, mais elle s'adresse aux jambes, au lieu de s'adresser aux cœurs. Même tendance, d'ailleurs, à viriliser le beau sexe, et, par conséquent, à taquiner la nature.

Impartialement, je dois prévenir la réformatrice qu'elle se trompe, si elle s'imagine avoir trouvé de l'inédit. Pour la convaincre que son projet n'est pas une première, mais simplement une reprise, je mets à sa disposition la collection des journaux parisiens de 1860.

On les appelait alors les *Bloomeristes*. Leur rêve, tout comme celui de miss King, était de porter culotte. La pantalonade (c'est le cas de le dire) reçut même un commencement d'exécution. On

bloomerisa dans les rues de Londres et dans les rues de New-York. Ce qui ne fut pas sans attirer quelque désagrément aux manifestantes, qui rencontrèrent plus de huées que de bravos.

Est-ce le ridicule qui tua la jeune secte ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle trépassa dans sa fleur.

On essaye de la ressusciter. Mauvaise inspiration. Tout ce qui masculinise la femme est odieux.

Jamais, non, jamais, nous ne nous ferons à l'idée de cette égalité devant le tailleur. Jamais nous ne comprendrons les charmes d'un ménage où le mari s'écrierait :

— Cette Virginie est insupportable : elle laisse toujours trainer ses bretelles sur tous les meubles !

Oh ! je n'ignore pas les arguments invoqués aussi bien par mistress King que par ses devancières. La jupe est une entrave. Où est le mal ? Quoi de plus hideux qu'une femme courant à pas de gendarme dans une rue ? Pas d'excès de zèle, s'il vous plaît, même en fait de moralisation ! Une bottine bien cambrée, une cheville bien attachée, un bout de bas bien tiré n'ont jamais damné personne.

Mais je n'insiste pas, car, toute réflexion faite, la fameuse mistress King pourrait fort bien n'être que le pseudonyme de quelque journaliste à court, imaginant cette fausse levée de pantalon pour se fournir à lui-même un prétexte à copie.

* *

La France célébrait dernièrement le deuxième centenaire de Corneille.

Quand on évoque le souvenir de Corneille, on est porté à croire qu'il n'aborda jamais dans ses

En 1658, Molière était allé à Rouen jouer avec ses comédiens. On interpréta quelques-unes des pièces de Corneille. Parmi les comédiennes se trouvait l'adorable Mlle du Parc, dont les beaux yeux ravissaient la cour et la ville. Elle avait vingt ans à peine. On l'avait surnommée la *marquise*. Corneille, qui avait dépassé la cinquantaine, s'avisait de lui faire la cour. Mlle du Parc repoussa presque durement les hommages de ce Céladon.

Alors Corneille, piqué au vif, lui décocha les vers suivants :

“ Marquise, si mon visage
“ A quelques traits un peu vieux,
“ Souvenez-vous qu'à mon âge
“ Vous ne vaudrez guère mieux.

“ Cependant j'ai quelques charmes
“ Qui sont assez éclatants,
“ Pour n'avoir pas trop d'alarmes
“ De ces ravages du tems.

“ Vous en avez qu'on adore,
“ Mais ceux que vous méprisez,
“ Pourraient bien durer encore
“ Quand ceux-là seront usés.

“ Ils pourront sauver la gloire
“ Des yeux qui me semblent doux,
“ Et dans mille ans faire croire
“ Ce qu'il me plaira de vous.

“ Chez cette race nouvelle
“ Où j'aurai quelque crédit,
“ Vous ne passerez pour belle
“ Qu'autant que je l'aurai dit.

“ Pensez-y, belle marquise,
“ Quoiqu'un grison fasse effroi,
“ Il vaut mieux qu'on le courtise
“ Quand il est fait comme moi.”

FERNAND.

AUX ABONNÉS RETARDATAIRES,

Il reste encore un bon nombre d'abonnés qui sont en retard dans le paiement de leur abonnement. Nous espérons qu'ils ne se feront pas priés plus longtemps pour s'acquitter envers l'administration du journal. Qu'ils se rappellent que l'abonnement n'est pas dû qu'à la fin de l'année, mais qu'il est payable d'avance.

Il y en a qui nous écrivent pour avoir leur compte et d'autres disent qu'ils attendent le collecteur. Le prix de l'abonnement est sur le journal et les abonnés doivent en envoyer le montant par la malle, et sur réception nous leur expédierons un reçu comme nous avons coutume de le faire.

Nous espérons que ceux qui n'ont pas encore payé s'empresseront de faire parvenir de suite le montant de leur abonnement et qu'il ne restera pas un seul retardataire.

POUR LES DÉSESPÉRÉS.

Je viens de voir une statistique désolante. L'année dernière il s'est commis, dans la France seulement, plus de quatre mille suicides, dont 734 par amour !

Si la statistique se met à constater et à fixer le nombre des faiblesses humaines, elle a du champ devant elle.

On dit que notre siècle est froid, matériel, calculé, dur. Voilà pourtant un chiffre effrayant, 734, qui montre qu'il y a encore du cœur de reste dans cette pauvre humanité tant calomniée. Se suicider par amour, qu'elle chose navrante ! Mais ce qui est plus navrant encore, c'est ce qu'il faut avoir souffert pour en arriver là. Qu'on ajoute la folie de se tuer à la folie d'aimer, c'est à révolter contre sa propre nature. Si encore cela servait à quelque chose ! Mais plus on se révoltera, plus on se tuera ; plus il y aura de femmes méchantes, égoïstes, cruelles, plus il y aura de cervelles sautées en leur honneur.

Hélas ! rien n'est plus puéril que l'amour, et cependant rien n'agit si fortement sur l'esprit humain. Qu'y a-t-il de plus déplorable en effet que de voir un homme faire d'une créature l'objet de toutes ses pensées, de toutes ses affections, de toutes ses actions, de voir que l'humanité entière est jetée dans l'oubli pour l'amour d'une femme qui souvent n'est qu'un monstre de duplicité, d'égoïsme et de vanité féroce qu'aucune immolation ne peut assouvir. On se tue pour cette femme qui, probablement, ne viendra pas verser une seule larme sur la tombe qu'elle aura creusée et qui n'aura pas même la peine de se consoler de vous avoir perdu.

Comment la femme peut-elle prendre sur le cœur de l'homme un empire aussi funeste, aussi invincible, c'est là un de ces mystères douloureux, une de ces fatalités horribles que la chute du premier homme a attachées à notre espèce maudite.

“ Qu'il est doux d'être aimé ! ” dit-on de toutes parts, Oui, mais à la condition de l'être tout seul et de ne pas payer de retour. Que de maux naissent en effet du lien formé entre deux cœurs ! Est-il une seule douleur, est-il quelque anère déception, quelque désespoir que l'amour mutuel ne renferme en lui et ne fasse éclater à travers toutes les fibres de l'âme ? Est-il une illusion qu'il n'ait détruite, une vie qu'il n'ait brisée ?

Plus la passion est grande, plus elle est malheureuse, plus elle renferme de jalousies cuisantes, de craintes qu'un rien éveille, de supplices à chaque instant renouvelés, de tortures morales que le moindre soupçon ou la moindre chimère enfante en un instant. Tous nos maux viennent de l'amour et le cœur de l'homme n'en soupire pas moins après lui ! Pauvres mortels ! Tristes jouets de toutes les fai-

bleses, vous désirez l'éternel, l'infini et le moindre choc des choses périssables suffit à vous anéantir !

* *

Tu veux te donner la mort, malheureux ! parce qu'une simple illusion, la première peut-être, vient de sombrer en toi ; tu dis que la vie est un fardeau trop lourd quand l'espoir ne la soutient plus ; tu dis que lorsque les liens du cœur sont brisés, l'homme devient insensible au sentiment ou au bienfait de l'existence. Oui, cela serait vrai sans doute si l'homme pouvait être un seul instant isolé sur la terre, et s'il pouvait trouver le vide quand la vie s'agite tout autour de lui.

Tu te plains de la chute de tes espérances. Mais vois d'abord si elles étaient légitimes ou si elles étaient autre chose que des chimères enfantées par l'imagination. Compare les espérances légitimes à celles que nourrit un cœur malade et dévoyé, et dis-moi si celles-là périssent. Insensé ! Tu crois donc avoir fait à vingt ans tout ce que tu devais faire sur la terre ? Tu crois donc pouvoir mettre toi-même un terme au bien que tu peux accomplir, aux services que tu peux rendre, à l'utilité dont tu peux être pour tes semblables ? Tu te crois donc seul dans le monde, affranchi de tous les devoirs et de la solidarité qui lie les hommes entre eux ? Tu dis que l'a vie t'appartient et que tu as le droit de la détruire... Eh bien ! non, l'a vie n'est pas à toi ; j'y ai autant le droit que toi-même, et, ce droit, je veux l'exercer, parce que chacun se doit à tous ; j'exige que tu vives, parce que ta vie est un contrat fait avec la mienne.

Que peux-tu me répondre ? Ton découragement, tes désillusions ? Enfant, qui te crois malheureux et qui as encore des illusions à perdre ! Attends donc que tu ne puisses t'affliger de rien, que tu ne saches plus comment pleurer pour croire à la souffrance.

Chaque homme en naissant reçoit une coupe que sa vie entière se passe à remplir de fiel. A vingt ans, âge des sourires de l'amour, quand le premier rêve est brisé, le flot monte subitement dans la coupe jusqu'aux bords, et l'homme, qui n'a pas la mesure de ses forces, se croit perdu. On a tant de confiance à cet âge que le premier malheur semble irréparable ; la douleur est une chose si nouvelle, si inattendue, elle saisit tellement à l'improviste, et ses premiers coups sont si violents que le malheureux, ne sachant comment résister devant cette terrible inconnue, fléchit, s'épouvante, et se croit anéanti parce qu'il est accablé.

Mais ce que la douleur à cet âge a de plus redoutable, c'est la volupté même qu'elle inspire. Ce qu'on redoute le plus lorsqu'on est frappé pour la première fois, c'est la consolation ; on repousse tout espoir de remède comme un outrage fait à son mal, que l'on croit éternel, et l'on préfère mourir afin de n'avoir pas à se reprocher une vaine affliction.

“ Qu'importe la consolation, t'écris-tu, si le mal subsiste ! c'est le mal qu'il faut détruire. ” Mais, mon ami, n'est-ce pas le temps qui a fait maître, qui a agrandi et approfondi ta souffrance ? Eh bien ! laisse-le donc maintenant détruire ce qu'il a fait. Quelques jours il t'a donné le bonheur, il te l'ôte aujourd'hui : attends pour le voir revenir.

* *

Ce qui est triste et malheureux en amour, c'est que la femme aimée remplace le monde entier pour soi, et, quand on l'a perdue, on croit qu'il ne reste plus rien à désirer. On aime encore plus sa souffrance que la femme qui en est la cause. On ne veut pas se consoler, parce qu'on craint de ne pas aimer autant en souffrant moins ; on craint le calme des passions comme si l'on devait sentir moins en se résignant davantage.

Le secret de la résignation, il est vrai, est dans

le caractère. Un homme bouillant et emporté préfère la mort à la souffrance calme et patiente ; mais l'homme vraiment fort accepte son destin et conserve l'espérance.

Pourquoi le cœur de l'homme serait-il seul immuable, éternel dans ses affections ? Pourquoi se révolter contre la nature qui veut que tout périsse ? Quoi ! mon ami, il est donc possible que ton âme nourrisse toujours d'une seule pensée et que ton esprit succombe parce que ton cœur est malade ! Si tu as le courage de vivre, un jour tu trouveras dans la satisfaction de tes vœux, dans le sacrifice de ta personne au bonheur des autres, assez de jouissances pour aimer encore la vie, et, si tu es condamné à souffrir, du moins ce ne sera pas sans compensation et sans utilité.

Ah ! ce qui empêche d'être tout à fait malheureux, c'est de savoir que ses maux peuvent servir au bonheur et à l'expérience des autres hommes. Si tu ne veux plus vivre pour toi, vis au moins pour ceux qui auront besoin de savoir comment dompter la souffrance et retremper leur courage dans le malheur même, pour ceux qui auront besoin de savoir que la vie doit être un exemple et une leçon, non une possession, un métier.

Oublie-toi, si tu le veux, mais songe à l'humanité. Songe que depuis que tu as reçu le jour, tu as vécu sans cesse parmi les hommes, et qu'ils ont besoin tous de se fortifier entre eux, s'ils veulent pouvoir vivre. Dieu a voulu que nous ayons une intelligence et des sentiments pour comprendre nos maux et pour en souffrir ; mais l'intelligence et le sentiment nous orientent d'accord de ne pas nous borner seulement à nous-mêmes. Sache bien ceci : personne n'est heureux, et cependant tout le monde aime la vie ; elle a donc certaines jouissances qui l'emportent sur tous les maux possibles.

Quel est l'homme qui n'a pas eu dans le cours de sa vie une pensée dominante, un but suprême auxquels il a sacrifié tout ce qui pouvait lui assurer une vie tranquille et heureuse, auxquels il a consacré toutes ses inclinations, toutes ses énergies, toutes ses facultés ? Et, que serait aujourd'hui l'humanité si chacun de ces hommes se fût donné la mort pour n'avoir pas réussi ? Non, non ; l'homme en naissant était fait pour la lutte, car tout lui montrait un obstacle. Luttas dans son cœur, luttas dans sa pensée, luttas pour l'accomplissement du moindre de ses vœux. Dans son cœur était le foyer de l'amour ; mais dans son cerveau était le foyer de son immortelle grandeur. Dans son cerveau était le remède à toutes les passions, à tous les maux ; car l'homme, par la pensée, devait s'élever au-dessus de toutes les misères qui rattachent son cœur à la terre ; là étaient l'énergie, le travail, la foi, l'avenir. Dans le cœur il n'y a que faiblesse et découragement ; dans la pensée il y a l'espérance, la force et l'élévation.

Que serait donc notre œuvre ici-bas si tout se bornait à fléchir sous le premier sentiment qui envahit notre âme, ou devant les tristes déceptions des affections rompues ? A quoi servirait l'existence si l'on ne devait pas être plus fort que tous les maux et si le premier souffle devait tout emporter ? Il n'y aurait aucune dignité à vivre, et loin d'être les maîtres, nous serions les esclaves de la nature.

*
*
*

Avant de vouloir mourir, sache donc au moins ce que c'est que de vivre. Embrasse un instant l'immensité des choses de cet univers qui toutes se rattachent à l'homme ; vois ce que tu quittes en quittant la vie, et reporte ensuite ta pensée sur l'objet misérable qui égare la raison ; tu rougiras de ta faiblesse. Écoute ! tu as vingt ans et tu as connu le bonheur ; il est donc possible pour toi ! Ton cœur s'est brisé ; mais lorsque tu étais heureux, tu ne concevais pas que ton bonheur pût finir. Aujourd'hui tu souffres, et tu ne veux pas

croire que ta souffrance cessera. L'homme étant le jouet des événements, l'espérance seule peut le rendre heureux. Avant d'y renoncer, demande-toi donc s'il est des choses éternelles ici-bas, et si la cause de ton malheur présent ne sera pas celle de ton bonheur futur.

Tu désires ce qui est éternel. Eh bien ! vis pour savoir que tes affections ne le sont point. Vis pour souffrir, puisque c'est là ta condition ; plus tard tu trouveras que la souffrance est un bien. Si l'homme était fait pour être heureux, il croupirait dans l'oisiveté et laisserait la fortune se charger de son bonheur ; tout végéterait et l'existence elle-même perdrait de son prix à cause du peu de cas qu'on en ferait. Le bonheur qu'on ne peut apprécier lasse et tourmente ; mais le bien qu'on sait tirer, même de ses maux, est ce qui fait le mérite, la force et la consolation du sage.

ARTHUR BUIES.

UNE RESSEMBLANCE.

Elles étaient vraiment gentilles avec leur jeune frimousse riante et leurs cheveux tombant sur des yeux où le plaisir mettait des lueurs d'aurore ; quinze à vingt ans toutes les cinq.

Mais Claire était la plus charmante avec sa fine taille, ses hanches développées, et ses troublants yeux noirs : grasse et blanche, une bouche qui crevait comme une cerise mûre, des cheveux châtains, roux par places, volant à la diable autour de toute cette chair fraîche.

Nous étions là, un tas de gamins et de gamines, chez ma tante ; nous remplissions le jardin de nos cris, mettant à sec le verger, à la grande indignation du jardinier. Mais ma tante était l'indulgence même, et lorsqu'elle voyait ses espaliers ravagés, elle me menaçait du doigt en disant : C'est encore Frédéric qui aura fait le galant auprès de ces demoiselles.

Pourtant, j'étais le plus raisonnable, je venais d'avoir vingt ans ! Je me trouvais si heureux auprès de ces jolies filles aux mouvements sincères, aux rires perlés, comme des sons de flûte, aux gestes souples de jeunes chattes : les jupes restaient accrochées aux branches, les fourmis couraient sur les petits pieds chaussés ; et toujours les appellations câlines, les rires montant en fusées, et cet enivrement fou de la jeunesse qui a du soleil et de l'air pur !

J'étais amoureux de Claire, cela va sans dire, oh ! mais là amoureux à en perdre l'esprit ; je lui faisais des vers que je lui glissais pendant le colimaillard ; elle me répondait en prose, me conjurant d'être raisonnable, de ne rien presser ; son père ne consentirait peut-être pas tout de suite à notre mariage. Mais je jurai à ma bien-aimée de faire fortune dans le plus bref délai ; elle m'assura qu'elle m'attendrait.

Un jour, j'étais dans le verger avec Claire ; quelle joie, seuls tous les deux ! je lui disais toutes les tendresses imaginables, et elle m'avait abandonné sa main, que je couvrais de baisers.

Mais soudain elle jeta une exclamation.

— Oh ! Frédéric, la belle pomme ! Si nous la mangions ?

Vite, je cueillis le fruit et le lui apportait. Elle le mangea délicieusement.

Je me précipitai sur ses petites mains divines, et elle me barbouillait les lèvres, rougissant et riant à la fois.

Mais, à côté de nous, une exclamation furieuse ; nous nous retournons : Claire devient pâle comme mort, moi je perds contenance et je balbutie des mots inintelligibles, et le père, le terrible père de celle que j'aimais la prend par le bras et, d'une voix étonnante :

— Ce soir, mademoiselle, ce soir même vous retournerez au couvent !

Puis, se tournant de mon côté :

— Quant à vous, monsieur, je vais immédiatement prévenir madame votre tante de ce qui se passe chez elle, elle sera édifiée !

Que vous dirai-je encore ? J'eus beau supplier cet homme inexorable, lui demander la main de Claire, il ne voulut rien entendre ; comme il l'avait dit, il l'emmena le soir même, malgré les larmes de ma bien-aimée que je ne ne revis même pas avant son départ. Ma tante, qui avait grand-peine à ne pas pouffer de rire lorsqu'on lui parlait du scandale du verger, me renvoya au collège en m'appelant : Faublas !

Quelque temps après, j'appris que Claire, malheureuse et innocente victime, avait été traînée à l'autel et livrée à un grossier mais riche maître de forges. Moi, la mort dans l'âme, je passai mon droit et je devins avocat.

Le souvenir de Claire roula tout au fond de mon cœur, mais il y resta. Longtemps elle m'apparut avec ses jolis yeux pailletés d'or, et cette taille souple qui ondulait si voluptueuse.

Ce souvenir d'enfant était la poésie de ma vie, je le respirais comme une fleur fanée portée par un être cher et disparu, et parfois je me surpris les yeux humides, quand j'entendais dans la rue ou dans un salon prononcer le nom de Claire.

Les années fuyaient, vingt ans s'étaient écoulés depuis l'idylle du verger lorsque, poussé par ma famille et par mes amis, je demandai la main d'une jeune fille, jolie et riche ; elle s'appelait Emilie et ressemblait un peu à Claire. Je fus agréé et l'on fixa le mariage à six semaines.

Quelques jours après je rencontrai dans les chars un couple bruyant et burlesque ; une dame énorme, qui avait toutes les peines du monde à enjamber le marchepied, était poussée par un homme, lui criant en riant : Hue donc, encore un peu de courage !

Elle vint tomber lourdement sur les coussins ; des cheveux grisonnants encadraient une grosse figure rouge d'où sortaient des yeux qui avaient peine à se frayer un passage dans toute cette graisse ; elle riait de bon cœur, montrant ses dents encore blanches.

Je continuais à lire mon journal, jetant les yeux de temps à autre sur les personnages burlesques que j'avais en face de moi.

Je fus arraché à ma rêverie par un formidable éclat de rire poussé par la grosse voyageuse ; elle me regardait, lançait des oh et des ah, et riait de plus belle.

Je rougis de colère, et j'allais lui demander ce qu'elle trouvait de si drôle en ma personne, lorsqu'elle s'écria, riant toujours :

— Quoi, monsieur Frédéric, vous ne me reconnaissez pas ?

— Pardon, madame, répondis-je étonné, mais je n'ai pas l'honneur...

— Mais je suis Claire, la petite Claire dont vous avez demandé la main !

La foudre en tombant dans le char ne m'eût pas plus étonné : je pâlis, je perdus contenance ; il me semblait que ma tête et mon cœur allaient éclater.

— Oui, dit-elle, s'apercevant de mon trouble, je suis un peu changée, engraisée, n'est-ce pas ?

Je comprenais qu'on venait de me déchirer l'âme, ma chimère s'envolait poussant des sanglots auxquels répondait la joie de ces grotesques ; il me semblait que je voyais des faux nez à toutes les fleurs de mon passé, l'idylle exquise sombrait dans le ridicule.

Emilie ressemblait à Claire ! Dans vingt-cinq ans je me voyais, petit vieux tout cassé, traîner sur les chemins de fer une femme en forme de boule comme était Claire. J'étais désenchanté. Le mariage était rompu.

FAUBLAS.

Une histoire de collège.

Encore deux jours, encore un jour, et l'heure sonne des vacances !

C'est le moment du retour, des dîners en famille : grands récits, énormes histoires, tours pendables joués aux pions, farces que l'imagination colore à distance, souvenirs du "plus beau temps de la vie" évoqués par de vieux messieurs qui, au contact d'un ami d'enfance, se sentent redevenir collégiens. Et les enfants écoutent, ravis en même temps qu'étonnés, de voir un galopin de tous points semblables à eux, apparaître à travers le *pater familias* vénérable.

— "Pour moi, la plus belle histoire que je me rappelle, c'est celle de Baptistin et de ses saucisses... Tu sais bien, ce brave Baptistin qui avait toujours le prix de version grecque ?

Notre collège était un délicieux collège ; nous y vivions à peu près libres, arrivant à l'heure des classes pour reprendre aussitôt notre vol, la classe finie.

On était censé faire des devoirs, étudier des leçons, mais les devoirs s'écrivaient et les leçons s'apprenaient généralement en pleine campagne, face à face avec la nature. Education semi-agreste, qui fortifiait nos jeunes poumons, et permettait à notre directeur de faire l'économie d'un maître d'école.

Le costume était simple, en harmonie. Nous le mettions pour la promenade dans le village.

Après la promenade : carte blanche et congé. — "Surtout, prenez garde à vos uniformes !"

C'était le jour de congé, la coutume s'est conservée de dîner sur l'herbe, près de la source, à l'ombre des arbres.

Baptistin (car enfin il faut en arriver à Baptistin) me proposa, cette fois-là, de passer ce jour de congé avec lui. Il avait déjà, en lieu sûr, cachée dans la paille, une bouteille de chartreuse verte, sur la provenance de laquelle il ne s'expliqua que vaguement.

— "De plus, ajouta Baptistin, on a tué le cochon, voici quinze jours, et les saucisses doivent être bonnes."

Une après-midi, tout le monde absent, nous pénétrâmes, Baptistin et moi, dans la cuisine. Sur l'étagère la plus haute, il y avait des jarres en rangées.

Baptistin me dit : — "C'est là, tu vas voir !"

Baptistin pousse la table, grimpe dessus, atteint une jarre, plonge le bras dedans, à l'aveuglette, et s'écrie :

— "J'en tiens une de saucisse, elle est grosse comme une bouteille !"

Après quoi se ravissant :

— "Misère ! je me suis trompé, c'étaient les saucisses à l'huile !"

Spectacle lamentable. En effet, sur la manche en drap vert, de la patte de l'épaulette aux passeroils écarlates du poignet, coulait à flots d'huile vierge.

— "Est-ce que ça se voit ?" demanda Baptistin. Je lui répondis :

— "Ça se voit !..."

Devenu inquiet, Baptistin avait retiré sa tunique :

— "Tu as raison, sur la manche, ce n'est plus la même couleur."

Puis, ayant réfléchi, et subitement inspiré :

— "Si je frottais de l'huile partout, la tache n'y paraîtrait plus."

Et alors Baptistin huila sa tunique de fond en comble.

Quel dîner, mes amis ? Dîner sur l'herbe, saucisse nouvelle et chartreuse verte ! Seulement à la rage du grand soleil, Baptistin, tout imprégné d'huile, répandait une certaine odeur.

Dans ce village, les routes sont poudreuses. On

enfonce jusqu'aux genoux ; c'est blanc et vous diriez de la farine.

Baptistin s'amusait beaucoup.

Soudain quelqu'un pousse un cri d'horreur.

Pendant que nous autres nous devenions blancs, Baptistin était devenu jaune sale.

Sur son dos huilé, la poussière se changeant en boue avait fini, succession de graisseuses couches, par constituer une croûte épaisse, rugueuse et articulée aux jointures comme l'armure d'un chevalier ou la carapace d'un homard.

Fétide et hideux, Baptistin riait :

— "Ça se voit donc ?"

— "Ça se voit !" lui dis-je.

Tout le monde après moi, affirma que ça se voyait.

Le Baptistin s'enfuit, comprenant soudain son indignité.

Ses amis, dont j'étais, le poursuivirent à coups de pierre jusqu'au collège.

Telle est, transcrite naïvement, l'histoire restée populaire, parmi les écoliers, de Baptistin et de ses saucisses à l'huile.

PAUL.

LE CAHIER BLEU.

Saint-Hyacinthe, 23 octobre 1884.

Une jeune fille assise à la fenêtre de sa chambre, regardait d'un oeil rêveur couler les eaux calmes de l'Yamaska. A la voir ainsi on s'apercevait qu'une grande tristesse envahissait son âme, elle paraissait accablée sous le poids d'un chagrin trop lourd à supporter. Qu'avait-elle ? A vingt ans souffrir, c'est trop triste, mais que voulez-vous ? La souffrance n'attend pas le nombre des années pour venir imprimer son cachet sur le front des mortels. Tout à coup je la vis se replier sur elle-même et je m'aperçus qu'un cahier à couvert bleu tombait de la fenêtre. Je levai les yeux pour voir si elle laissait sa place pour descendre le chercher. Je la vis dans la même position et un rayon de lune me fit voir qu'elle dormait. Alors ne pouvant résister au désir de voir ce que pouvait contenir ce livret, je l'ouvris et m'asseyant sur un banc du bocage de sa villa je lus ces lignes qui m'apprirent ce que j'essayais de deviner en la regardant. Voici ce que disait son journal : "De toutes les angoisses de la vie, la plus poignante et la plus cruelle, celle qui anéantit le plus violemment la raison et fait que tout notre être n'est plus qu'un cœur déchiré, c'est la conviction d'avoir été trompé là où nous avons mis toute la confiance de l'amour. L'amour ainsi arraché, l'orage s'élève et les étoiles disparaissent sous les plus sombres nuages." J'en savais assez. Je jurai sur le petit cahier bleu de ne jamais tromper personne. Je le déposai là où il était tombé, et moi, un homme, je m'en retournai bien ému.

Le lendemain je la rencontrai, elle me salua en souriant. Nul ne pouvait deviner l'amertume qui remplissait son âme. Je la vois souvent depuis ce temps-là, elle est toujours gaie, aimable. Si elle savait que j'ai lu dans un petit cahier bleu et que je comprends ses grands yeux noirs, que dirait-elle ?

UN INDISCRET.

Aphorismes et définitions :

"En amour, quand deux yeux se rencontrent, ils se tutoient."

"La vraie passion est comme le loup blanc : tout le monde en parle, personne ne l'a vue."

Épine. — La duègne de la rose.

Pain. — Le mot de la faim.

POLITESSE ENTRE LE MARI ET LA FEMME.

1. Une femme doit faire autant de frais pour plaire à son mari, qu'elle en faisait pour cela avant son mariage.

2. Il en est de même du mari à l'égard de sa femme.

3. Ni l'un ni l'autre ne doivent se blesser dans leur amour propre, car ces blessures-là sont les plus douloureuses et les plus difficiles à cicatrizer.

4. Telle femme très élégante et très gracieuse avant son mariage, se néglige jusqu'à la malpropreté et devint maussade, quand elle est mariée : si son mari cesse de l'aimer, elle a perdu le droit de se plaindre.

5. Ceci doit s'appliquer au mari comme à la femme. Il est clair que lorsque l'on quitte les charmes séduisants qui nous ont fait plaire, on doit s'attendre à cesser de plaire.

6. Il est rare de posséder une vertu assez ferme pour nous faire aimer, par devoir, ce qui a cessé d'être aimable.

7. Quand, entre deux époux, il ne reste plus que le lien de l'estime, ce lien est bien près de se rompre, et adieu les douces joies de ménage.

8. La franchise que se doivent les époux ne doit jamais aller jusqu'à se reprocher les défauts physiques que l'on doit à la nature ou un accident irréparable.

9. Jamais un mot hasardé ne doit sortir de la bouche d'une honnête femme, n'y eût-il même que son mari pour l'entendre.

10. Il doit en être de même du mari.

11. Un mari assez stupide pour débaucher l'esprit de sa femme, a perdu le droit de se plaindre si elle vient à se mal conduire.

12. Les lois divines et humaines ont dit : "Femme, tu obéiras à ton mari." Elle doit donc mettre dans ses paroles et ses actions le plus de douceur possible, et de la soumission si cela est nécessaire.

13. Mais cette soumission ne doit jamais aller jusqu'à la faiblesse et le lâcheté.

14. Dieu a donné la femme à l'homme pour faire la joie et le bonheur de la famille ; elle doit donc accepter ce rôle de bonne grâce.

15. Une femme acariâtre, colère, grondeuse, toujours rechignée et de mauvaise humeur, est la peste de la société ; elle se fait détester de son mari, de ses enfants et de toute sa famille. Où pourra-t-elle aller chercher le bonheur ?

16. Une femme sera constamment respectée tant qu'elle pourra, aux yeux de tous se couvrir du manteau de respect que son mari a pour elle.

17. Le mari doit comprendre que sa femme est son égale devant Dieu et devant la nature ; il ne prendra donc pas ce ton de supériorité et de despotisme qui ne prouve, chez lui, qu'un manque d'éducation.

18. Le mari qui affiche devant les étrangers son despotisme domestique, n'est qu'un sot digne de mépris et de pitié.

19. Un mari doit toujours être bon, doux, affable, plein d'indulgence et d'affections pour sa femme, et il la forcera ainsi à s'en rendre digne.

20. Si une femme montre un peu trop de goût pour la dépense, c'est souvent par la faute du mari qui ne l'a pas suffisamment éclairée sur la position financière de leur maison.

21. Si la femme connaissant cette position financière, continue à dépenser pour une toilette tapageuse, que son mari soit sur ses gardes ; c'est qu'on veut plaire à d'autres qu'à lui.

L'HOTE DE LA NOCE.

A Kirkeby, paroisse de Løjt, en Slesvig, habitaient, il y a nombre d'années, dans la même maison, deux modestes ménages qui avaient, chacun, un enfant, un fils, les deux garçons étaient du même âge; ils grandissaient ensemble, et ils s'aimaient d'une tendresse dont le temps ne faisait qu'accroître la vivacité, bien qu'ils fussent de caractères différents. Nis était timide, bon, complaisant, affectueux, et, par suite, prudent et craintif; Mads, au contraire, audacieux et résolu, gai parfois, jusqu'à l'extravagance, brave jusqu'à la témérité, mais, du reste aussi bien doué du côté du cœur que son pacifique ami.

Le moment venu de choisir une carrière, Mads se fit marin, tandis que Nis entra en apprentissage chez un menuisier. Mads partait au printemps, et ne revenait qu'à l'automne pour passer l'hiver dans sa famille. Les deux jeunes gens se revoyaient alors, et partageaient les mêmes plaisirs. Ainsi trois ans s'écoulaient sans que jamais aucun nuage eût assombri le ciel pur de leur amitié.

Lorsque Mads revint pour la quatrième fois, Nis avait terminé son apprentissage; et son maître qui ne pouvait assez louer son habileté et sa bonne conduite, donna, à cette occasion, une belle fête à laquelle presque tout le village fut invité. On se divertit toute la soirée et une partie de la nuit: les vieux à causer et à jouer aux cartes, les jeunes à folâtrer et à danser.

Parmi les invités se trouvait une veuve avec sa fille nommée Ellen, qui était du même âge que les deux amis, et qui, dans son enfance, avait souvent pris part à leurs jeux. A l'époque où Mads s'était embarqué et où Nis était entré en apprentissage, Ellen s'était mise en condition, car le peu de bien que son père avait laissé, ne pouvait suffire à les faire vivre elle et sa mère. Nis l'avait vue et lui avait parlé quelquefois, les hivers précédents, mais, sans autrement s'en préoccuper. Les choses avaient changé avec l'été. En effet, la veuve étant tombée gravement malade, dut rappeler sa fille auprès d'elle, afin de la soigner; et comme après son rétablissement, les longues souffrances qu'elle avait endurées ne lui laissèrent qu'une santé faible et chancelante, elle se décida à la garder. Les deux femmes pourvurent alors à leur existence, en confectionnant et en vendant de petits ouvrages propres à leur soin.

Or, la maison qu'habitait la veuve était voisine de celle du menuisier, chez lequel Nis travaillait. Nis eut donc occasion de renouer connaissance avec Ellen, Ellen que, du reste, il n'avait jamais complètement perdue de vue, même lorsqu'elle était en service. Il la visitait régulièrement à tous ses moments libres; aussi ne tarda-t-il pas à se prendre d'amour pour la compagne de son enfance, devenue maintenant une jeune belle fille; son cœur sensible n'ayant pu résister aux charmes de sa personne, à ses douces qualités domestiques et au dévouement filial qu'elle témoignait à sa mère. Mais, timide comme il l'était, Nis renferma ses sentiments en lui-même, de sorte que personne au monde, et sa bien-aimée pas plus que tout autre, ne se douta de ce qui se passait au fond de son âme.

A la fête donnée par le maître de Nis, Mads remarqua Ellen qui, sans contredit, était la plus belle de toutes les jeunes filles présentes, s'étonnant de ce que tant de grâces qui éclataient en elle, ne l'eussent point frappé auparavant. Il en fut vivement impressionné, et, sans doute, que sa nature bougeuse l'eût porté, le soir même à lui ouvrir son cœur et à demander sa main, si tout à coup, et sans être aperçue, Ellen n'eût quitté la réunion pour suivre sa mère, tombée subitement malade. Autant Mads avait été gai et plein d'entrain, tandis qu'elle était là, autant il devint triste et silencieux, dès

qu'il eût remarqué son absence; et il se retira avant tous les autres invités.

Le lendemain, il se rendit auprès de Nis, afin de lui raconter ce qu'il croyait être le secret de son cœur. Mais, l'amour est clairvoyant; et Nis n'avait pas attendu les confidences de son ami pour deviner l'impression qu'Ellen avait produite sur lui. C'est pourquoi, au moment où avec l'exaltation qui lui était propre, Mads commença à lui faire l'éloge de la jeune fille, et à lui dire qu'il était prêt à sacrifier sa vie pour elle, il sentit son cœur se briser; ses yeux se remplirent de larmes, et un chagrin amer se trahit dans tout son être. A cette vue, Mads s'interrompit soudain; et posant la main sur l'épaule de son ami: "Mon Dieu! frère, lui dit-il d'une voix attendrie, à quoi penses-tu donc? Tandis que je suis dans le ravissement en te parlant de la jolie et charmante compagne de nos jeux d'autrefois, tu as l'air, toi, de revenir de son enterrement. Dis-moi quelle est la cause de cette tristesse?"

Nis prit son ami par la main, et l'invita à le suivre. Il le conduisit dans le cimetière où ils s'assirent sous deux grands arbres, aux branches pleurantes. Là, sûr de n'être troublé par personne, Nis mit son âme à découvert; il raconta à Mads comment depuis plus d'un an, déjà, il ressentait pour Ellen l'amour le plus pur, le plus profond; la conviction que lui, Mads, éprouvait le même sentiment, et qu'ainsi lui il ne pourrait vivre heureux sans Ellen, était la cause, la seule cause de son abattement et de sa douleur.

Mads qui ne s'attendait, en aucune façon, à un pareil aveu, en fut tout bouleversé. Après un long silence, il demanda à son ami s'il avait déclaré à la jeune fille qu'il l'aimait, et Georges lui ayant répondu qu'il n'avait fait une telle déclaration ni à Ellen, ni à aucune autre personne. "Eh bien, reprit-il avant que les choses aillent plus loin, nous devons aviser à un parti, selon moi, il nous faut quitter immédiatement le pays et voyager pendant trois ans. Au bout de ce temps, nous reviendrons, et nous verrons alors si l'un de nous à changé à ce point qu'il consente volontairement à se retirer, pour laisser à l'autre pleine liberté de rechercher la main d'Ellen, dans le cas, bien entendu, où elle n'en aurait point encore disposé.

Nis accepta l'épreuve; ajoutant toutefois, qu'il sentait en lui-même qu'un délai quelque long qu'il fût serait impuissant à changer son cœur. "Mais, poursuivit-il, si, à l'époque fixée, l'un de nous n'était pas de retour, convenons que, sans tenir compte des motifs de son absence nous la regarderons comme un jugement du sort, et que lors même qu'il reviendrait un peu plus tard, il devrait se regarder comme déchu de tous ses droits. Dans cette circonstance, et que l'autre aura été accepté comme fiancé d'Ellen, il devra se rendre à cette même place où nous sommes aujourd'hui; et là, comme si l'absent pouvait l'entendre, raconter à ces arbres sonores et à ces tombes silencieuses, comment il a été fidèle à la promesse qu'il avait faite à son ami.

— Et l'inviter à assister, en esprit, à ses noces? dit vivement Mads.

— "Oui," répondit Nis d'un ton ferme.

Après cet entretien, les deux amis quittèrent le cimetière, et s'acheminèrent vers leur demeure pour y faire leurs préparatifs de voyage. Leurs parents ne furent pas peu étonnés en voyant cette résolution inattendue; ils s'efforcèrent de les en détourner, mais ce fut en vain. Mads déclara qu'il voulait aller à Hambourg où l'attendait un fructueux engagement; Nis, que pour se perfectionner dans son état il lui était nécessaire de voyager, et qu'il accompagnerait son ami jusqu'à cette ville. Le lendemain, ils se rendirent auprès d'Ellen et de leurs autres connaissances pour leur dire adieu; et, le jour suivant, dès l'aube, ils quittèrent leur lieu natal avec ce dessein de ne le revoir qu'au bout de trois ans.

Arrivés à Hambourg, Mads trouva presque aussitôt à s'engager sur un bâtiment qui partait pour les Indes orientales; Nis, qui n'éprouvait aucune inclination à séjourner dans cette ville bruyante, résolut d'aller plus loin. Il y resta, toutefois, deux jours, c'est-à-dire jusqu'à ce que le bâtiment qui devait emmener Mads eût levé l'ancre. En se séparant, les deux amis renouvelèrent le pacte qu'ils avaient fait à Kirkeby.

Un voyage aux Indes orientales, aller et retour, ne prenait guère, à l'époque dont nous parlons, moins de deux ans; mais il en fallait certainement trois au bâtiment que montait Georges, ce bâtiment devant, pour cause de commerce, s'arrêter à différents ports. C'est là, en effet, ce qui arriva. Donc, au bout de trois ans, après une heureuse traversée, il s'avancait de nouveau vers les eaux de l'Elbe. Tout l'équipage était dans la joie, chacun pensant à sa famille et à ses amis qu'il reverrait bientôt, et à la bourse bien garnie qu'il rapportait avec lui. Mais voici qu'au moment où l'on touchait à l'embouchure du fleuve, une effroyable tempête s'éleva tout à coup, et le bâtiment poussé contre un banc de rochers sombra. La plupart de ceux qui se trouvaient à bord, et parmi eux le propriétaire du bâtiment lui-même qui revenait heureux et fier, avec une belle fortune, trouvèrent la mort dans les flots; la cargaison, l'argent, tout ce que contenait le navire fut également englouti.

Cependant, Mads s'échappa avec quelques autres, et aborda miraculeusement au rivage, cramponné à une poutre flottante. Les habitants les recueillirent avec humanité, et, grâce à leurs soins et à leurs secours, ils purent bientôt reprendre la route de leur pays. Mads, qui avait reçu presque tous ses appointements de voyage en écus d'or, ayant eu la précaution de les coudre dans une ceinture qui ne le quittait jamais, sauva ainsi une bonne partie de ce qu'il avait gagné.

Tandis que Mads était sur mer, Nis voyageait en Allemagne. Partout où il se présentait et obtenait de l'ouvrage, il faisait honneur à ses patrons, et gagnait leurs bonnes grâces par son habileté, son activité laborieuse et sa douceur. Mais il ne pouvait séjourner longtemps au même endroit. Le souvenir de celle qui adorait était toujours présent à son esprit et à son cœur; il ne pouvait s'habituer à l'idée d'un être séparé, et il en résultait pour lui une angoisse dont il cherchait à émousser l'aiguillon à force de fatigue et d'agitation. Mais tous ses efforts étaient vains; le travail, lui-même, ne lui donnait qu'un court répit; bientôt le feu caché sous la cendre se rallumait avec une nouvelle intensité, et il lui fallait marcher, marcher toujours. De cette manière, il parcourut dans tous les sens l'Allemagne et la Hollande, acquérant de l'expérience et se perfectionnant dans sa profession. Sa seule joie était de voir le jour succéder au jour, rapprochant ainsi le but auquel il aspirait avec tant d'ardeur, son retour vers sa bien-aimée.

A la fin de la troisième année, Nis se dirigea peu à peu du côté de son pays. Par son travail et son économie, il avait amassé une assez jolie somme, en sorte que non seulement il pouvait fonder un établissement indépendant, mais encore garder de quoi se mettre plus tard en ménage. Naturellement il songeait à Ellen, car toutes les tentations qui assiègent d'ordinaire les jeunes gens de son âge avaient glissé sur son cœur, et plus jamais il ne rêvait le bonheur de sa vie que dans son union avec la jeune fille: aussi se le dépeignait-il sous les couleurs les plus radieuses. Il est vrai que bien souvent, à la pensée du pacte qu'il avait fait avec Mads, son front se chargeait de mélancolie; mais il avait trop de piété pour qu'elle dégénérât en désespoir, et comme il se reposait aveuglément sur Dieu du soin de son avenir, il reprenait bientôt sa sérénité.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 6.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

IX

C'est ainsi que, rencontrant un jour, sur son chemin, le cavalier élégant, l'homme séduisant et d'aspect fier qu'était Michel Menko, elle s'était sentie invinciblement attiré vers lui par ce quelque chose d'altier, de brave et de chevaleresque qui était le caractère même de la beauté mâle et souple du jeune Hongrois. Elle avait vingt ans alors, et fort ignorante, elle débutait, à Pau comme à Paris, avec des timidités de pensionnaire et des sauvageries d'étrangère, ses grands yeux d'orientale ne voyant rien de la réalité féroce, mais leur douceur ayant pour correctif une sorte de fermeté moscovite qui se retrouvait dans le pli net de sa lèvre dessinée d'un trait. La douleur avait beau avoir, de bonne heure, fait de cette enfant une femme, Marsa restait encore ignorante, sans autre guide que Vogotzine, et souffrante, alanguie, sentant la vie lui échapper, elle était comme vouée fatalement au premier mensonge qui, caressant son oreille, lui ferait battre le cœur, lui ferait passer sur la peau le premier frisson de fièvre. Dès ces premiers pas, elle avait donc aimé Michel, elle avait, — comme elle le disait, — cru l'aimer d'un amour qui ne finirait jamais, très confiante, n'ayant ni les roueries spirituelles d'une échappée de couvent, ni la science aiguë d'une Parisienne qui a tout deviné, et que le théâtre, le journal mondain, les faits divers et le courrier des tribunaux ont dès longtemps instruite. Michel pouvait, à son gré, donner à cet esprit vierge et malléable le pli, l'accent qui lui paraissait le meilleur. Cette Marsa, d'une droiture si noble, candide comme la neige qui attirait ses voix noirs et hardie comme ses héros préférés qui appartenaient sans résistance; ignorante, et confiante, n'étant point capable de deviner une trahison et de craindre un mensonge.

Michel Menko, au surplus, l'aimait follement de cet amour irrésistible où l'on croit sentir qu'une existence entière se dévoue. Et il ne songea pas à autre chose qu'à se faire aimer de cette incomparable fille, exquise et douce dans sa fierté. La folie de l'amour, la fièvre de la possession montèrent au cerveau de cet homme comme une irrésistible griserie, une ivresse qu'il communiquait à la pauvre enfant, toute à lui comme s'il eût été pour elle la foi vivante.

Il appelait, parfois, l'héroïsme une duperie, et pourtant, dans la vie, il n'estimait guère que les dupes. Affamé de mouvement, d'activité, dévorant la vie, il comptait cependant parmi ses plus chers bonheurs les journées de rêves inactifs, de contemplations perdues. Étrange composé de qualités et de défauts disparates, sans vices, mais toutes ses vertus capables d'être annihilées par la passion, la colère, la jalousie, l'affollement de la douleur ou de la rage. Avec cette âme orageuse tout était possible; les sublinités du dévouement et les chutes en pleine infamie.

Il disait souvent en s'étudiant lui-même :

— Je me fais peur !

Il sentait à de certaines heures fiévreuses, la tête lui tourner, devant sa volonté vacillante, il se demandait ce que sont donc les misérables et les cœurs vils, si lui, qui se sentait l'âme haut placée, éprouvait de telles tentations. Bref, sa vaillance était bâtie sur l'argile. Tout, un jour, pouvait crouler. Violent comme les faibles, Michel Menko admirait surtout les forts.

— Si j'avais à choisir l'homme que je voudrais être, disait-il, parfois, le voudrais être le prince

Andras Zilah, parce qu'il ne connaît ni mes désespoirs inutiles, à propos de tout et de rien, ni mes joies d'enfant, ni mes hésitations, ni ma confiance qui va parfois jusqu'à la naïsérie, comme ma misanthropie va jusqu'à l'injustice; — et parce que, pour moi, la vertu suprême chez un homme est la fermeté.

Les Zilah tenaient un peu par les liens du sang à ce Menko. Quant à Michel, c'était surtout par l'affection qu'il tenait au prince. Zilah aimait ce jeune homme qui promettait à la Hongrie un de ces diplomates capables de tenir à la fois la plume et l'épée, et qui, en cas de guerre, avant de rédiger un protocole eussent pris soin de le dicter, le sabre à la main, Michel, fort bien noté de ses chefs immédiats, à l'ambassade, fort recherché dans les salons, avait fait à Paris, tourner bien des têtes. Il n'avait eu, à vrai dire, jusqu'au jour où il rencontrait Marsa, à Pau, que des amourettes.

Le diplomate, d'ailleurs, pas plus dans les Pyrénées qu'au quai d'Orsay, ne parlait jamais de sa femme. Elle vivait là-bas, à Prague, dans la vieille ville de Bohême et n'inquiétait pas plus Michel que si elle n'eût jamais existé. Peut-être avait-il oublié, avec cette faculté de détachement qu'ont les imaginatifs, qu'il était marié, lorsqu'il aimait cette Marsa qui ne lui demandait point de devenir sa femme, qui ne réfléchissait pas, ne calculait pas, ne savait pas, mais croyait du moins avoir rencontré un homme d'honneur.

Aussi, quelle révolte soudaine, quel déchirement, quel éroulement, et quelle haine chez la pauvre confiante fille, lorsqu'elle apprenait que celui en qui elle croyait comme en son Dieu avait menti ! Menti ! Il était marié. Il l'avait prise, elle, comme un jouet, un caprice, une danseuse d'opéra. Il ne l'avait peut-être jamais aimée ! A cette pensée, elle frissonnait toute. Elle avait envie de se tuer, ou de le frapper, lui ; sa tête s'exaltait. Elle était atrocement malheureuse.

Certes, jamais elle ne s'était demandé où la conduirait cet amour qu'elle avait pour Michel. Elle se laissait aller à croire que c'était pour toujours maintenant qu'il l'aimait et qu'elle aimait.

Elle ne croyait pas avoir longtemps à vivre. Il lui semblait que son existence n'était plus qu'un souffle. Pourquoi n'était-elle pas morte avant de savoir que ce Menko avait menti ?

Tout mensonge semblait, en effet, hideux à Marsa Laszlo. Il produisait sur elle l'effet de dégoût de certaines plaies physiques. Une lèpre de l'âme.

Dans un bal, tout à coup, au retour de Pau, au bal de l'ambassade d'Angleterre, pendant qu'elle souriait, qu'elle s'éventait, heureuse, charmée, regardée, se sentait, dans cette foule, enveloppée de la sympathie de tous et sûre de l'amour d'un seul, le plus élégant et le plus fier, elle entendait, entre deux inconnus, — des Viennois, elle ne savait qui, — ce court dialogue qui lui enfonçait autant de coups de couteau dans la chair : — « Charmant, ce Menko ! — Beau cavalier, joli danseur. — Est-ce que sa femme est bossue ou affreuse, ou est-il jaloux comme Othello ? On ne la voit jamais ! — Sa femme ! Il est donc marié ? — Comment, mais il a épousé une Blavka, la fille d'Angel Blavka, de Prague. Vous ne saviez pas ? »

Marié !

Elle se sentait devenir folle, Marsa, en écoutant la banalité, tragique pour elle, de cette causerie jetée là entre deux valseuses. Ceux qui parlaient et qu'elle regarda tout à coup, de ses yeux agrandis, demeurèrent muets un moment, presque effrayés.

Le lendemain, Michel Menko se présentant à l'hôtel qu'elle habitait à Paris, elle le chassait comme un laquais, n'admettant pas qu'il s'expliquât, qu'il s'excusât, lui demandant :

— Est-ce vrai ? Est-ce vrai ? Vous êtes marié ? Eh bien ! vous êtes un misérable ! allez-vous-en !

Qu'il revint, qu'il essayât de la revoir, qu'il sup-

pliât, qu'il se traînât à ses genoux, elle ne l'admettait pas,

— Allez-vous-en ! allez-vous-en ?

— Mais notre amour, Marsa, car je t'aime, et tu m'aimes...

— Je vous méprise et je vous hais ! Mon amour est mort. Vous me l'aviez volé, ou je vous en avais fait l'aumône. Tout est fini. Partez ! Et que je ne sache plus qu'il existe un Michel Menko au monde ! Jamais ! Jamais ! Jamais !

Elle le chassait. Il emportait d'ailleurs le sentiment de la lâcheté. Il disparaissait, en effet, n'osant plus revoir cette femme, dont l'amour le hantait et qui s'enfermait plus étroitement encore, plus obstinément dans son ombre. Elle quittait alors Paris, retrouvait la solitude de Maisons-Laffitte, devenait comme une recluse, et Michel essayait d'oublier les inoubliables étreintes, les souvenirs mordants et infinis de cette passion brisée. Quant à Marsa, elle espérait bien mourir, disparaître, emporter avec elle le secret de sa déception. Mais non ; la science encore une fois s'était trompée. La pauvre fille était née pour vivre. En dépit de la douleur, sa langueur s'enfonçait, sa beauté s'épanouissait dans l'ombre et elle débordait de la vie, de charme, la Tzigane, elle semblait chaque jour plus belle tandis que son âme devenait plus triste et son désespoir plus amer.

Puis, la mort qui ne voulait pas de Marsa, brutalement venait permettre à Menko de tout réparer et de tout effacer. Il apprenait que sa femme mourait à Prague d'une maladie de cœur, subitement. Cette mort qui l'affiançait, lui causait une impression étrange, non sans remords. La pauvre femme ! Elle avait dignement porté son nom, après tout. Intelligente, froide et entichée de sa fortune, elle ne l'avait point compris, elle l'avait blessé, outragé. Il aurait pu pardonner peut-être. Qui sait si la mort n'était pas faite pour corriger par sa raison un peu sèche les enthousiasmes et les troubles du conte ?

Mais non, la compagne aimée, c'était Marsa. L'oubliée qu'il songeait toujours.

Libre, il écrivit à Paris à Marsa, une lettre où, lui disant qu'il était maître de sa destinée, il la suppliait de lui pardonner, et lui offrait non pas même son amour, puisqu'elle le repoussait, mais son nom, puisqu'il le lui devait. Dette d'honneur et d'amour qu'il eût voulu s'acquitter de sa vie !

Marsa lui répondait alors ces simples mots :

— Je ne porterai jamais le nom d'un homme que je méprise !

Elle était demeurée très saignante au cœur de la jeune fille, la blessure faite par le mensonge. Blessure inguérissable. Marsa ne pardonnerait pas. Il essayait bien encore de la revoir, certain que, s'il se retrouvait face à face avec elle, il aurait de ses accents qui remuent le passé et le font revivre.

Marsa lui défendait obstinément sa porte et ne se montrant point dans le monde, ne le rencontrait jamais. Alors il s'enfonçait, avec une sorte d'apre frénésie, dans la vie de Paris, voulant oublier, oublier à tout prix, acharné au plaisir du jeu, à toutes les fièvres, harassant son corps et son âme, donnant sa démission de diplomate, rêvant des aventures impossibles, allant, un moment, dans les Balkans, commander des Tcherkesses contre les Russes, revenant emuysé comme il était parti, et toujours et invinciblement et éternellement hanté par l'image de cette Marsa, image triste comme un amour perdu et sévère comme un remords.

X

Et c'était ce passé, cet odieux passé, dont Michel Menko osait venir parler à la Tzigane ! Tout à l'heure, Marsa avait bondi comme sous une injure ; maintenant, par un soudain sentiment contraire, elle éprouvait à l'entendre évoquer ces journées haïes une impression d'amertume qui lui causait

comme la sensation d'un châtement cruel, lui retournait le bistouri dans la plaie saignante.

—Était-ce donc vrai que cela avait existé ? Était-ce possible seulement ?

L'homme qui avait été son amant lui parlait ; il lui parlait de son amour et, si l'atroce douleur du souvenir ne lui eût tordu le cœur, elle se serait demandé si vraiment cette sorte d'étranger qui était là, lui avait même jamais effleuré la main de son soufflé.

Elle attendait, comme avec une curiosité de spectatrice qui n'eût, par aucun lieu, tenu au drame, la fin de ce raisonnement odieux de Menko :

— "J'ai menti parce que j'aimais !"

Lui revenant toujours en effet, — croyant que les femmes pardonnent aisément les lâchetés qu'elles font commettre, — à cette excuse spacieuse, et Marsa se demandait, stupéfaite, qu'elle était l'aberration de cet homme qui prétendait même expliquer ainsi son infamie.

— Et voilà, demanda-t-elle enfin, tout ce que vous avez à me dire ? Le voleur n'a qu'à répondre : "Qu'est-ce que vous voulez ? J'aimais cet argent, voilà pourquoi je l'ai volé !" Allons, dit-elle (et elle s'était brusquement levée) voilà un entretien qui a trop duré. Je vous salue !

Elle fit un pas, sa robe frôlant le divan, jusqu'à la porte du salon, mais Michel tournant rapidement autour du guéridon, lui barra le chemin, parlant toujours de son ton suppliant où il y avait une menace cachée.

— Marsa, s'écria-t-il d'un accent désespéré, appelant à son aide cette femme elle-même, Marsa, je vous en conjure, n'épousez pas le prince Andras ! Ne l'épousez pas si vous ne voulez point qu'il y ait entre nous quelque malheur épouvantable !

— Vraiment ? dit-elle. Est-ce que c'est vous par hasard qui maintenant menaciez de me tuer ?

— Je ne menace pas puisque je prie, Marsa. Mais vous savez tout ce qu'il y a eu moi parfois... de folie et de fureur. Je ne réponds pas de moi ! Je suis un fou, vous le savez bien !... Ayez pitié. Dites-vous que je vous aime comme on n'aime pas, que je ne vis que par vous et que si vous vous donnez à un autre...

— Ah ! en vérité, dit-elle en l'interrompant d'un ton bref et relevant la tête, vous me parlez là comme si vous aviez des droits sur ma vie ! Je vous ai fait l'aumône de mon oubli après celui de mon amour. C'est assez, je pense. Laissez-moi !

— Marsa !

— Il y a longtemps que j'espérais être délivrée de votre présence. Je vous avais commandé de disparaître. Pourquoi êtes-vous venu ?

— Parce qu'après vous avoir revue un soir, chez la baronne Dinati, — vous en souvenez-vous ? vous parliez au prince pour la première fois, ce soir-là, — j'ai appris, à Londres, ce mariage, et que si je consentais à vivre loin de vous, autrefois, vous n'étant plus à moi, mais n'étant pas à personne, je ne veux pas... pardon, je ne veux pas... supporter cette idée que cette beauté, ce charme, ces lèvres, ces cheveux, seront à un autre ! Mais pensez donc au courage que j'ai eu !... Vivant à Paris, je n'avais cependant point tenté de vous revoir, Marsa, depuis que vous m'aviez chassé ; si je vous ai revue chez la baronne, une fois, c'est par hasard ; mais maintenant...

— Maintenant, c'est une autre femme que vous avez devant vous. C'est une femme qui ignore qu'elle a écouté vos supplications. C'est une femme qui vous a oublié, qui ne sait même pas qu'un misérable a abusé de son ignorance et de sa confiance, et qui aime, qui aime comme on aime pour la première fois, purement, saintement, vraiment, l'honneur dont elle va porter le nom !

— Celui-ci, dit Michel, je le respecte comme l'honneur vivant. A tout autre, j'ouïsse déjà craché au visage. Mais vous qui m'accusez d'avoir menti, est-ce que vous allez lui mentir à lui ?

Marsa Laszlo était livide, et ses yeux, devenus caves comme ceux d'une malade, flamboyèrent dans le cercle noir qui les entourait.

— Je n'ai pas à répondre à qui n'a point le droit de m'interroger, dit-elle. Mais dussé-je payer de ma vie la minute de joie que j'éprouverai à mettre ma main dans la main loyale d'un héros, cette minute je l'aurai à moi !

— Alors, s'écria Menko, vous voulez me pousser à bout ? Je vous ai dit pourtant qu'à de certaines heures de fièvre folle je pouvais commettre un crime.

— Je n'en doute pas, répondit froidement la jeune fille. Mais, à vrai dire, c'est déjà fait. Il n'y a pas de crime plus bas que la trahison.

— Il y en a un plus terrible, fit Michel Menko. Je vous ai dit que je vous aimais. Je vous aime cent fois plus qu'auparavant à l'heure où je vais vous perdre. Jalousie, colère, sentiments que vous voudrez, l'idée qu'un mari vous emportera comme une proie, me fait passer du feu dans le sang. Je vous revois quand j'y pense, telle que vous étiez, quand vous étiez jadis, j'entends vos soupirs, vos sanglots. Je vous aime follement, ardemment. Flamme assoupie, ralumée brusquement. Comprenez-vous, Marsa ? Comprends-tu ? dit-il en se rapprochant d'elle, en tendant vers la Tzigane, secouée par un frisson de colère indignée, des mains qui suppliaient avec des avidités de caresse. Oui, comprends-tu ? Je t'aime encore ! J'ai été ton amant... ton amant, entends-tu ?... et je veux... je veux, au prix de ma vie à moi, le redevenir.

— Ah ! misérable lâche ! fit Marsa cherchant du regard ces armes devant lesquelles se tenait Menko, empêchant la jeune fille d'avancer et la regardant avec des yeux brûlant d'une passion douloureuse, éperdue, où le saignement de l'amour-propre, la torture de l'amour jaloux, tenaient plus de place que ce plaisir brutal, ignoblement jeté à la face de cette femme.

— Oui, lâche, dit-elle, lâche, qui ose se targuer de l'infamie passée pour une infamie à venir.

— Je t'aime répétait Menko, farouche, et je consens presque à la perdre, mais qu'une dernière fois encore j'aie ton amour, et que je meure ensuite de folie ou de douleur !

— Va-t-en, dit Marsa qui, redressée devant lui, implacable, le fondroyait de son geste et de son regard. Va-t-en ! Je te chasse, laquais ! Sors d'ici... Je ferai laver la place où ton pied se sera posé !

Toute la flamme des filles de la puszta, l'âpre colère du sang hongrois, flambaient et bouillonnaient, avec la férocité russe, dans cette belle fille sculpturale, et, chassé par elle, Menko, captivé, la contemplait encore, magnifique, irrésistiblement superbe.

— Oui, je m'en vais aujourd'hui, dit-il, mais demain, mais cette nuit, mais quand je voudrai, je reviendrai, Marsa ! Comme un trésor qui vaut une vie, j'ai conservé la clef de cette porte que j'ai ouverte, une fois, au fond du parc, lorsque je me glissais vers toi qui m'attendais dans l'ombre. Tu l'as oublié, cela aussi ?... Tu as tout oublié !... Mais moi, ce souvenir, c'est mon existence même !

Et pendant qu'il parlait, elle revoyait, en effet, la longue allée qui, derrière la villa, aboutissait à une petite porte furtive, dont Michel, au retour de Pau, un soir, — la veille même de ce bal de l'ambassade d'Angleterre où elle avait tout appris, reçu la vérité comme un coup de couteau, — franchissait le seuil, se glissant, comme il le disait, vers elle qui, toute tremblante, l'attendait...

C'était vrai. Oui, c'était vrai, cela ! Il ne mentait pas, cette fois, ce Menko ! Elle l'avait attendu ici... deux ans auparavant... ici... dans cette maison !...

Avait-elle cru l'aimer à ce point ? Malheureuse qu'elle était ! Tout ce hideux amour elle le croyait gisant en terre, là-bas, dans le logis de Pau, comme dans une tombe.

— Écoutez bien, Marsa, dit Menko en retrouvant brusquement un sang-froid factice, voulu ; je vous ai dit que pour que vous soyez comme autrefois au jour de notre amour, je serais capable de tout, oui, je le répète, de tout. Que m'importe ! Eh bien ! les lettres que vous m'écriviez, ces chères lettres portées à mes lèvres, trempées de mes larmes, ces lettres que j'ai gardées malgré vos prières et vos ordres, ces lettres qui sont ma consolation, ma joie secrète, que je relis, que je retrouve, que je touche comme si elles étaient vous-même, je vous les rapporterai lorsque vous me direz :

Impassible, ses grands yeux devenus fixes, un frémissement effrayant agitant sa lèvre, Marsa regardait et ne répondait pas.

— Vous m'avez bien entendu, Marsa ? disait-il, suppliant et menaçant à la fois. Vous m'avez bien compris ?

— Oui, dit-elle enfin.

Elle resta un moment silencieuse, puis un rire sec, soudain, brisé, s'échappant de sa poitrine ;

— Ou mes lettres ou moi ! C'est un marché tout simplement, fit-elle avec une ironie stridente. Pourquoi ne me proposez-vous pas tout de suite ce que je ne sais quel vil personnage offrit à une femme qu'il aimait comme j'ai eu la stupidité de vous aimer ? Une lettre par rendez-vous ! Dormant, dormant. C'était plus net, plus simple et plus habile. Il paraît qu'à la troisième lettre la femme finit par le poison. Elle se tua. Moi, dès la première tentative d'une pareille honte, j'aurais autrement, croyez-le !

Il y avait dans cette ironie glacée une menace qui fit plaisir à Michel Menko. A la bonne heure ! Il devinait vaguement un danger.

— Ainsi ?... dit-il.

— Ainsi, vous ne reparaitrez jamais devant moi. Vous fuiriez, vous retourneriez à Londres, en Amérique, je ne sais où. Vous serez mort pour celle que vous avez trahie. Vous brûlerez ou garderez ces lettres, peu m'importe, mais vous serez assez honnête homme encore pour ne pas vous en armer contre moi comme d'une menace. Cette entrevue, qui me pèse et me lasse plus encore qu'elle ne m'indigne, sera la dernière.

(A suivre.)

Nos abonnés de la campagne sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement par la poste, boîte 2029 ; ils recevront leur reçu par le retour de la malle.

Ceux de la ville sont priés de payer au bureau du *Journal*, n. 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel, chez M. Wm Daniel.

Décisions judiciaires concernant les journaux.

19. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenu de payer tous les arrérages qu'elle doit sur abonnement ou autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse constitue une présomption et ne prouve "prima facie" d'intention de fraude.

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH !
CADIEUX & DEROME,
 1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.
 LIVRES CANADIENS:

A TRAVERS L'EUROPE, par M. le Juge Routhier, 2e édition; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.
FORESTIERS ET VOYAGEURS, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
VIE DE MADEMOISELLE MANCE, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, 1 vol. in-8, 240 pages. Prix 50 cts.
LA FAMILLE ET SES TRADITIONS, par M. A. Brunet; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.
VIE DE MONSIEUR OLIER, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Colonie de Montréal, par P. A. de Languère; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
VOYAGE EN TERRE SAINTE, par Mgr de Goesbriand, Evêque de Burlington, Vt.; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.
NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE, par F. X. Prieur; un vol. in-8. Prix 50 cts.
MADAME BARAT, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 50 cts.
LES JEUNES CONVERTIES ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-8. Prix 30 cts.
HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, en Amérique, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 30 cts.
LEGENDES DU NORD-OUEST, par M. l'abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
MONSIEUR PLESSIS, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
LA PREMIÈRE CANADIENNE DU NORD-OUEST, par M. l'abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
LE HEROS DE CHATEAUGUAY, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
CHRISTOPHE COLOMB, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-12. 25 cts.
MONSIEUR TACHÉ, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
VIE ABRÉGÉE de la Vén. Mère Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame; un vol. in-12. Prix 25 cts.
TROIS LEGENDES, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.

Le BAUME de JEUNESSE
DES DAMES

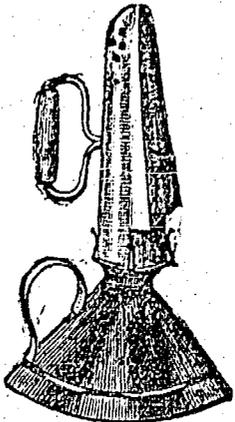
Pour embellir et préserver le Toint.

Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de parole ordinaire. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la reconvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En vente chez tous les Pharmaciens.

FLACON D'ESSAI SEULEMENT 50c.

NOUVEAU FER A REPASSER.



Ce fer se chauffe sur une lampe ordinaire ou sur un bec de gaz. Rien de plus économique. Chaque Fer à Repasser \$1.50. La Lampe 50c.
 J. U. FOUCHER, seul prop.,
 17 & 19 Rue St-Jacques, Montréal.

1er Prix à l'Exposition Provinciale DE 1884.

Brevet du Capit. CHAGNON.

E. A. D. MORGAN, B. C. L.
 AVOCAT

Commissaire pour Ontario et Manitoba
 112 RUE ST. FRAS-XAVIER.
 Boîte B. P., 310.

Plumes Teintes en Noir
 BRILLANT.

William Snow

FABRICANT DE

PLUMES d'AUTRUCHES

2025 Rue Notre-Dame, Montréal.
 Plumes Frisées, Nettoyées et Teintes en toutes Couleurs.

L. C. de TONNANCOURT
 MARCHAND-TAILLEUR

1519 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL
 Vient de recevoir un Assortiment aussi complet que varié de Marchandises Françaises, Anglaises et Ecossaises.
 COUP GARANTIE, ELEGANTE ET PARFAITE.

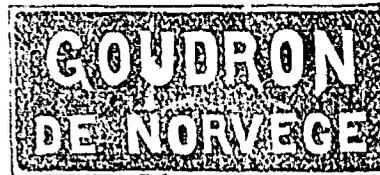
"L'ART ET LA MODE"
 JOURNAL ILLUSTRE
 Publié à Paris tous les Samedis.

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.
 Prix de l'Abonnement: \$12 par An.
 Frais de poste non compris.
 S'adresser: RUE HALEVY, No. 8
 En face de l'Opéra, à Paris.



Pâte de Gomme d'Épinette rouge du Docteur Chevallier.
 Enregistrée à Ottawa et à Washington. Supérieure aux Sirops de Gomme d'Épinette.
25 cents la boîte.
 LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Épinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portable.
 La boîte 25c. Demandez par la poste.



De la Pharmacie de Lyon.

Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.

50 cents le flacon.
 LAVIOLETTE & NELSON, Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infallible contre la Toux; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens, 1605, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL



GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.
 Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.
 Enregistrée à Ottawa.
PRIX 25 CENTS LA BOITE.
 LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

LA POUDRE CORYZINE, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte, 25c.



LE REMÈDE INFALLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin pour enfants d'aucun âge.

PRIX 25 CENTS.
 Enregistrée à Ottawa.

LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

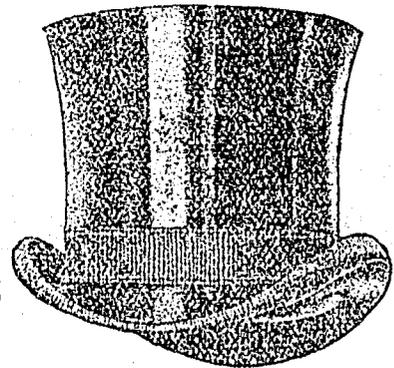
LA PRESCRIPTION DU DR NELSON pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille, 25c.

LORGE & CIE

CHAPELIERS.

PARISIENS



LORGE & CIE

CHAPELIERS

PARISIENS



—21—
 Rue St-Laurent
 MONTREAL.



A VENDRE.

10,000,000

De Pieds de Bois de Sciage

De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

—AUSSI—

Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Épinette.

A. HURTEAU & FRERE,

Coin des Rues Dorchester & Sanguinet, MONTREAL.

30 DAYS TRIAL



DR. DYES
 (BEFORE) (AFTER)
 ELECTRO-VOLTAIC BELT and other ELECTRO APPLIANCES are sent on 30 Days' Trial TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE, resulting from AGENCIES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address
VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.

Typographie de Nar. Piché, 44 rue St-Louis